



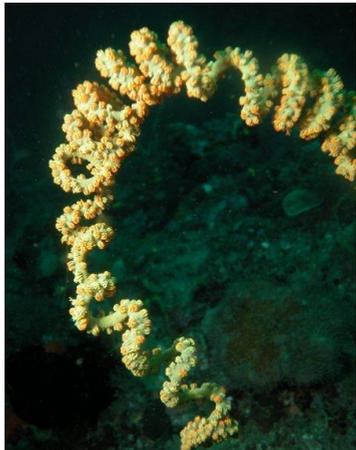
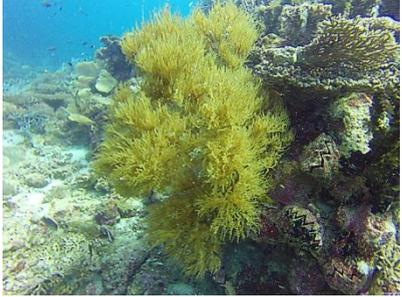
## Fleur de sang

Au cœur du globe, dans les eaux chaudes qui baignent l'équateur et sur leur fond volcanique, la mer surabonde de vie. Elle dépasse la vie végétale et ses enfantements nous éblouissent.

Fleurs, plantes, arbustes à perte de vue. Les formes et les couleurs sont là, certes, mais ce sont en réalité des animaux aux livrées splendides, parés d'un luxe botanique étrange, endossant les livrées splendides d'une flore excentrique et luxuriante. Ces plantes ont des mouvements, ces arbustes sont irritables, ces fleurs frémissent d'une sensibilité naissante, où point la volonté.

Oscillation pleine de charme, équivoque toute gracieuse. Aux limites des deux règnes, l'esprit, sous les apparences flottantes d'une féerie fantastique, témoigne de son premier réveil. C'est une aube, c'est une aurore. Par les couleurs éclatantes, des nacres ou des émaux, il dit le songe de la nuit et la pensée du jour qui vient. Pensée ! Osons-nous dire ce mot ? Non, c'est un songe, un rêve encore, mais qui peu à peu s'éclaircit, comme les rêves du matin.

Le végétal qui régnait seul dans la zone tempérée a désormais des rivaux animés qui végètent, fleurissent, l'égalent, le surpassent bientôt.





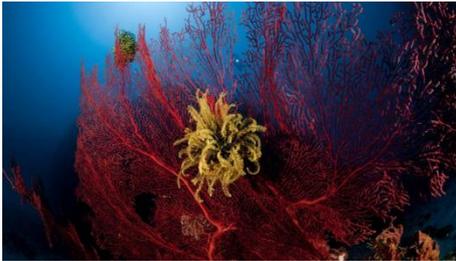
Le grand enchantement commence et augmente, à l'approche de l'équateur. Arbustes singuliers et élégants, les gorgones étendent leur riche éventail. Le corail rougit sur les flots. À côté

de parterres brillants et bigarrés commencent les plantes de pierres, les madrépores, leurs mains, leurs doigts fleurissent d'une neige rosée comme celle des pêcheurs et des pommiers. La magie, l'illusion se prolonge, sept cents lieues de part et d'autre de l'équateur.

Il est des êtres incertains, les corallines, par exemple, que les trois règnes se disputent. Elles tiennent de l'animal, elles tiennent du minéral et finalement elles viennent d'être adjudées aux végétaux. Peut-être est-ce le point réel où la vie obscurément se soulève du sommeil de pierre, sans se détacher encore de ce rude point de départ, comme pour nous avertir, nous si fiers et placés si haut, de la fraternité ternaire, du droit que l'humble minéral a de monter et s'animer, et de l'aspiration profonde qui est au sein de la Nature.















« *Nos prairies, nos forêts de terre, dit Darwin, paraissent désertes et vides, si on les compare à celles de la mer.* » En effet, tous ceux qui courent sur les eaux transparentes de l'Océan Indien sont saisis par le spectacle fantastique et surnaturel des fonds marins. Les plantes et les animaux échangent volontiers leurs marques distinctives, leurs traits naturels, leur apparence.

Fantasmagorie de plantes molles et gélatineuses, avec des organes arrondis qui ne ressemblent ni à des tiges ni à des feuilles. Elles affectent le gras et la douceur des courbes animales. Elles semblent vouloir qu'on s'y trompe et qu'on les prenne pour des animaux. Les vrais animaux quant à eux s'ingénient à être plantes. Ils imitent tout de l'autre règne. Les uns ont la solidité, la quasi-éternité de l'arbre. Les autres sont épanouis, puis se fanent, comme la fleur.

Admirez l'anémone de mer qui s'ouvre comme une marguerite pâle et rose, ou comme un aster grenat orné d'yeux d'azur. Dès qu'elle a laissé échapper une nouvelle anémone de sa corolle, vous la verrez fondre et s'évanouir.



Véritable protégée des eaux, fixé aux roches ou sur les fonds sableux, main du Bon Dieu pour les uns, main du Diable pour d'autres, l'alcyon prend toute les formes et toutes les couleurs. Il joue la plante, il joue le fruit ; il se dresse en éventail,

devient une haie buissonneuse ou s'arrondit en corbeille gracieuse. Vie craintive et éphémère, au moindre frémissement tout disparaît, rien ne reste.

Lorsque vous l'effleurez, la cornulaire se replie sur elle-même, ferme son sein, comme la fleur sensible à la fraîcheur du soir.



Penchez-vous sur le récif, au dessus des bancs de coraux, vous apercevrez le tapis vert de tubipores, les méandrinés et les œillets de velours vert, nué d'orange, au bout de leur rameau calcaire. Ils pêchent leurs aliments en remuant doucement leurs étamines d'or. Sur la tête de ce monde d'en bas, comme pour l'abriter du soleil, ondulant en saules, en lianes, ou se balançant en palmiers, les majestueuses gorgones de plusieurs pieds se mêlent aux arbres nains. D'un arbre à l'autre, la plumaria enroule sa spirale. On croirait une vrille de vigne. Nuancés de brillants reflets, ses rameaux fins et légers les rapprochent et les imbriquent.







Cela charme, cela trouble ; c'est un vertige et comme un songe. Fée aux mirages glissants, l'eau, ajoute à ces couleurs un prisme de teintes fuyantes, une mobilité merveilleuse, une inconstance capricieuse, une hésitation, un doute.

Ai-je vu ? Non, ce n'était pas... Était-ce un être ou un reflet ?... Oui pourtant, ce sont bien des êtres ! Car je vois un monde réel qui s'y loge et qui s'y joue. Les mollusques en confiance y traînent leur coquille nacrée. Les crabes courent et chassent en toute sérénité. D'étranges poissons, ventrus et courts, vêtus d'or et de mille couleurs, y promènent leur paresse. Des annélides pourpres, violets, serpentent et s'agitent près de la délicate étoile, l'ophiure, qui, sous le soleil, tend, détend, roule et déroule tour à tour ses bras élégants.

Avec plus de gravité, le madrépore arborescent montre des couleurs moins vives. Sa beauté est dans les formes. Aujourd'hui dépouillées des milliers de fleurs vivantes qui les animaient, ces formes ont peut-être, en cet état sévère, un attrait plus vif pour l'esprit.

J'aime à voir les arbres l'hiver quand, dégagés du luxe encombrant de leurs feuilles, les rameaux fins nous disent ce qu'ils sont en eux-mêmes, révèlent délicatement leur personnalité cachée.

Dans leur nudité actuelle, peintures devenues sculptures, les madrépores vont nous apprendre le secret de ces petits peuples dont ils sont le monument.



Plusieurs ont l'air de nous parler. Ils ont des enlacements, des enroulements compliqués qui disent visiblement quelque chose. Qui saura les interpréter ? Quel mot pourrait les traduire ?

Dans leur froide géométrie, les ruches d'abeilles sont moins significatives ! Elles sont un produit de la vie. Mais ici, c'est la vie même. Les madrépores sont des coraux durs qui vivent en colonies et travaillent au grand œuvre par reproduction sexuée ou par bourgeonnement.

La pierre ne fut pas simplement la base et l'abri de ce peuple ; elle fut la génération primitive, peu à peu supprimée par les jeunes qui se sont entassés. Les empilements successifs et continus sont là, visibles et saisissants : vérité flagrante, comme tel détail ayant vécu à Pompeï. Ici cependant, tout s'est fait sans violence et sans catastrophe, par un progrès naturel ; il y a une paix sereine, une douceur singulière et attirante.





Tout sculpteur y admirerait les formes d'un art aux variantes infinies.

J'ai chez moi deux de ces petits arbres, d'espèce analogue, pourtant différente. Nul végétal n'est comparable. Le premier est d'une blancheur immaculée. Tel un albâtre sans éclat. Chaque branche, elle-même ramifiée, porte à l'infini une multitude de boutons, de bourgeons et de petites fleurs. L'autre est moins blanc et plus serré. Chacun de ses rameaux est un monde. Adorables tous les deux dans leur ressemblance et leur dissemblance. Oh ! Qui me dira le mystère de l'âme enfantine et charmante qui a créé cette féerie !

Les arts n'ont pas su jusqu'ici s'emparer de ces merveilles, qui les auraient tant servis. On ne devrait montrer la Nature que dans cette féerie triomphale qui ne la quitte jamais. La peinture n'a pas mieux réussi que la sculpture. Elle a peint les fleurs animées comme elle aurait fait des fleurs. Ce sont, au fond, des couleurs extraordinairement différentes. Les gravures coloriées dont on se contente en donnent l'idée la plus pauvre. Leurs teintes plates, pâles, quoi qu'on fasse, n'en rendent jamais la douceur onctueuse, la souplesse, la tiède émotion. Les émaux, si l'on s'en servait, comme l'a essayé Palissy, y seraient toujours durs et froids ; admirables pour les reptiles, pour les écailles de poissons, ils sont trop luisants pour représenter ces créatures molles et tendres qui n'ont pas même de peau. Les petits poumons extérieurs que montrent les annélides, les légers filets nuageux que font flotter certains polypes, les cheveux mobiles et

sensibles qui ondoient sous la méduse, sont des objets non seulement délicats mais attendrissants. Ils ont toutes les nuances, fines, vagues et pourtant chaudes. C'est comme une haleine devenue visible. N'étouffez pas la petite âme flottante, muette, qui pourtant vous dit tout, et livre son mystère intime dans des couleurs palpitantes.

Les couleurs survivent peu. La plupart fondent et disparaissent. Les madrépores eux-mêmes ne laissent d'eux que leur base. On la croirait inorganique, ce n'est pourtant qu'une vie condensée, solidifiée.

Les femmes, qui ont ce sens bien plus fin que nous, ne s'y sont pas trompées. Elles ont senti



confusément qu'un de ces arbres de corail était une chose vivante. De là leur juste préférence. La science eut beau leur soutenir que ce n'était qu'une pierre, puis que ce n'était

qu'un arbuste, elles y sentaient autre chose.

*« Madame, pourquoi préférez-vous cet arbre d'un rouge douteux à toutes les pierres précieuses ? »*

*— Monsieur, il va à mon teint. Le rubis pâlit. Celui-ci, mat et moins vif, relève plutôt la blancheur. »*

Elle a raison. Les deux objets sont parents. Dans le corail, comme sur sa lèvre et sur sa joue, ce sont les pigments qui font la couleur. Ils rougissent l'un et rosissent l'autre.

*« Mais, madame, ces pierres brillantes ont un poli incomparable.*

— *Oui, mais celui-ci est doux. Il a la douceur de la peau, et il en garde la tiédeur. Dès que je l'ai deux minutes, c'est ma chair et c'est moi-même. Et je ne m'en distingue plus.*

*« Madame, il est de plus beaux rouges.*

— *Docteur, laissez-moi celui-ci. Je l'aime. Pourquoi ? Je n'en sais rien... Ou, s'il y a une raison, celle qui en vaut bien une autre, c'est que son nom oriental, son vrai nom, c'est : « Fleur de sang. »*